

Le Corbusier

Urbanisme



Maquette du Plan Voisin pour Paris de Le Corbusier (1925)

J'ai choisi de parler de l'ouvrage « Urbanisme » de Le Corbusier. Il se trouve que l'ouvrage, comme l'homme au demeurant, se prête volontiers à l'exercice d'un commentaire d'ordre historique voire épistémologique, tant sa lecture ne peut être correctement interprétée sans une mise en lien avec le contexte intellectuel, social et technique dans lequel le texte fut écrit. En effet, une lecture avec le simple regard contemporain, qui fut la mienne au premier abord, ne peut que mener à une vive réaction : les idées présentées comme révolutionnaires sont évidemment dépassées presque un siècle plus tard, mais surtout la réalisation d'une partie de ces principes a montré des résultats, sur le long terme, plutôt contestable.

Revenons un instant sur le contexte qui a vu naître l'ouvrage. En 1922, il présenta lors d'un salon un diorama de ce que devait être une ville de 3 millions d'habitants. Mais les réactions ne furent pas celles escomptées :

« Vous vous occupez de l'an 2000 ? » Partout les journalistes écrivaient : « la cité future ». Pourtant, j'avais nommé ce travail « une ville contemporaine ». (pp III et IV).

Il entreprit donc de clarifier ce qui pour lui était une pensée d'urbanisme contemporaine, dans l'ouvrage « Urbanisme » publié pour la première fois en 1925. Il s'efforce de montrer en quoi ses principes sont d'actualité. Il est en conséquence nécessaire de resituer le contexte. On

aurait tendance à ranger les années 1920 dans la période d'entre-deux guerres. Il faut cependant aborder l'époque en question avec une perspective historique plus large. Depuis l'essor de la révolution industrielle, les changements socio-spatiaux ont été profonds. Citons entre autres, l'industrialisation dans les périphéries urbaines et l'exode rural, l'essor des moyens de transports motorisés que ce soit la voiture ou le chemin de fer dont les gares sont selon l'auteur les nouvelles « portes des villes » (p. 87). Il est fort difficile de se plonger dans un tel contexte et d'en percevoir tous les enjeux. De tels bouleversements, en tout cas, ont mené à certaines pertes de repères et Le Corbusier nous livre ici ses moyens pour y remédier. Ses moyens, ce sont aussi ceux d'une époque bien précise : d'une part, nous le verrons, l'utilisation de la technique à une place centrale, d'autre part, sur le plan de la réflexion, Le Corbusier fait preuve d'un certain positivisme, qui reste certes à nuancer, mais qui est tout de même perceptible à travers son propos : « le fruit d'une civilisation mûrit au terme d'aboutissement de tous les moyens techniques » (p. 30).

Il est cependant difficile de replacer Le Corbusier dans un courant géographique de l'époque, et pour cause, la ville, en elle-même est rarement l'objet d'étude de cette science à l'époque. La ville, en tant qu'espace de maximisation des interactions sociales, est déjà un objet que les sociologues s'approprient. Mais en tant que telle, la géographie ne s'y attarde que très peu. Elle est en revanche souvent présente dans les travaux de géographie régionale où l'on s'attache à la replacer dans son contexte géographique. Il semblerait qu'elle soit perçue, par les géographes, comme un lieu, un point dans lequel la distance n'existe pas et qui par conséquent n'a d'intérêt que par rapport à son extérieur.

L'ouvrage est une sorte d'argumentaire pour mettre en avant la conception de l'urbanisme qu'en a l'auteur. Il se présente en trois parties de taille inégale : la première, consacrée au débat, représente la moitié de l'ouvrage. Les deux suivantes, respectivement une partie théorique et une étude de cas sur le centre de Paris, occupent la seconde moitié du livre. Le style de l'écriture est loin d'être banal. Là aussi, on sent bien que l'on est dans une époque qui connaît de grandes expériences artistiques dans lesquelles la liberté de jouer avec les codes traditionnels sont centraux (on citera, entre une multitude d'exemples, le cubisme des années 10 ou, dans la littérature, le surréalisme). Le texte de Le Corbusier n'est certes pas un calligramme, mais l'auteur joue sur bien des plans avec la forme de son ouvrage. Ainsi, les majuscules s'invitent dans quelques paragraphes, la taille de la police varie, le ton est parfois très oral. Le texte est accompagné de façon récurrente d'images, de graphiques, de schémas, d'esquisse, de plans, et plus surprenant, d'articles de journaux reproduits à l'identique.

Organisme et hygiénisme.

Le texte est donc une mise au clair des positions de Le Corbusier sur le domaine de l'urbanisme. Nous sommes au début des années 1920. De l'autre côté de l'Atlantique, des membres de l'école de Chicago commencent à appliquer les principes de l'écologie à la vie urbaine. Il est peu probable (cependant pas impossible) que Le Corbusier eut connaissance de ces travaux en pensant son modèle d'urbanisme. Peut être était-ce le cas en écrivant le livre en 1925. Toujours est-il que de Chicago à Paris (où il travaillait alors), on perçoit les choses dans les années 1920, non pas d'une commune manière, mais en partageant un certain *épistémê*. La ville prend vie, elle semble être un organisme vivant. La chose n'est évidemment pas centrale dans le propos de Le Corbusier, mais bien des figures de rhétorique laissent paraître un tel sentiment. On trouve ainsi, tout au long du texte, des paragraphes tels que le suivant :

« Les capitales n'ont pas d'artères, elles n'ont que des capillaires ; la croissance marque leur maladie ou leur mort. » (p.7)

« Le centre des villes est malade mortellement, leur pourtour est rongé comme par une vermine » (p.88)

On retrouve aussi cet anthropomorphisme à une autre échelle, celle de la nation, dans la lignée de thèse géopolitique du 19^e. Ainsi, la grande ville est « le cerveau » tout comme « le cœur » de la nation (p. 89). D'une manière générale, le vocabulaire organique est omniprésent dans l'ouvrage, la vie (naissance, respiration ...) et la mort (cancer, maladie...) servant d'images fortes pour appuyer l'argumentation. Même l'urbanisme se dissout dans ce champs lexical : le quatorzième chapitre, relatant différentes opérations d'urbanisme par le passé dans Paris, s'intitule « Médecine et Chirurgie ». Les principes de bases qui fondent sa réflexion sont également très proches de la biologie :

« Un ensemble est fait d'infiniment petites parties qui sont parfaites, qui sont elles-mêmes un ensemble, un système réduit à l'essentiel. La cellule conditionne l'ensemble ; la cellule doit être un système pur. L'ensemble ne vit que par la cellule. (...)L'ordre est dans l'individu. Il multiplie ses effets quand l'individu se multiplie. (...) Du simple au complexe. Du primaire vers le complet. » (pp.287-289)

Ces phrases déjà fortement évocatrices de principes biologiques sont renforcées par des illustrations sans appels : un schéma de la multiplication des cellules, coupes anatomiques, dessins de sporanges, etc...

Cette imagerie écologique permet à Le Corbusier d'édicter sa théorie qui vise à soigner, voire amputer ce corps malade qu'est la ville moderne. On peut cependant noter que cette imagerie biologique n'est pas seulement une figure de rhétorique. En effet, l'auteur semble réellement prendre en compte les fonctionnements internes de la société urbaine, ou du moins une partie, comme les mobilités par exemple. C'est d'ailleurs autour de la question de la mobilité qu'une large partie de sa théorie découle. L'essor de la voiture, par exemple, modifie grandement la fonction de la rue. Parallèlement, l'accroissement du nombre de véhicule motorisé implique une mutation d'ordre morphologique. Les rues étroites conçues au Moyen âge pour le besoin du piéton ou du cavalier sont clairement inadaptées. Derrière cette analyse sur les rues sur laquelle nous reviendrons plus tard, on trouve une réflexion plus aboutie sur l'homme urbain. La recherche du bien être est l'objectif recherché face au terrible constat dressé :

« la pourriture des vieilles villes et l'intensité du travail moderne conduisent les êtres à l'énervernement et à la maladie » (p.78)

Le Corbusier s'inscrit alors fortement dans le mouvement dit hygiéniste, visant à mettre en œuvre tout ce que le progrès technique permet pour rendre les conditions d'hygiène plus acceptable en ville. La circulation de l'air et la présence de l'eau et de la verdure y sont fondamentaux. Le soleil est également primordial au bien être humain. En parlant de New York, l'auteur déplore l'agencement de ses gratte-ciels entassés.

« New-York n'est pas beau et s'il stimule nos activités pratiques, il blesse notre sentiment de bonheur (...) la base, elle est physiologique, irréfutable. (...) Notre corps réclame du soleil. Il y a des formes qui jettent de l'ombre » (p. 56).

On retrouve là encore les idées du début du XXe siècle concernant cette fois-ci la santé. Depuis le siècle précédent en effet, la reconnaissance du rôle des bactéries et microbes dans les maladies humaines ont conduit à mettre en avant l'importance de la circulation de l'eau et de l'air, et le caractère vital de l'ensoleillement, préfigurant une sorte d'écologie avant l'heure. Les réalisations ultérieures de Le Corbusier en témoignent, à l'instar du solarium qui occupe le toit des cités radieuses. On comprend à la lumière de ces éléments la rupture nette avec l'urbanisme traditionnel (comme on peut le voir sur la juxtaposition des deux modèles sur le document en annexe) : l'écartement des bâtiments sur le plan Voisin, sans commune mesure avec la situation du Paris de l'époque (qui est, sur le plan morphologique, sensiblement similaire à celui d'aujourd'hui), garantit soleil et circulation de l'air. Autre élément important dans la pensée hygiéniste, la présence végétale tient une place également

primordiale chez Le Corbusier. L'espace laissé libre par des bâtiments construits en hauteur permet d'introduire massivement la verdure sous forme de parcs et de jardins. « *Le phénomène gigantesque de la grande ville se développera dans les verdures joyeuses* » (p.71). Mais la verdure possède dans l'esprit de l'auteur de nombreuses fonctions. Ainsi, l'arbre a une forte valeur esthétique. Il peut notamment servir à clore un site trop vaste et sa forme naturelle vient contraster avec la géométrie des œuvres humaines, il est cette « *caresse* » nécessaire au bien être physique et spirituel des citoyens, cette « *obligeante prévenance au milieu de nos œuvres autoritaires* » (p. 225).

Fonctionnalisme et progrès.

L'homme de la ville moderne peut, selon l'auteur, se résumer à un homme type, ayant des besoins types dont la satisfaction passe par des formes types. Le plan d'une ville, le quartier, la rue et l'immeuble sont conditionnés par ces besoins types. Plus étonnant encore, la réflexion est poussé jusqu'à son paroxysme avec « *la maison-type* » et les « *meubles-types* » (p. 219). Poussé par les idées progressistes et l'omniprésence industrielle de son époque, Le Corbusier en appelle alors à la standardisation des formes urbaines : « *le standard, la perfection* » (p. 166 puis p. 219). Il faut bien garder en mémoire que nous sommes alors dans un âge d'or de l'industrialisation, avec le développement récent du fordisme et que parallèlement, le logement connaît de nombreux problèmes, la reconstruction d'après guerre étant longue et l'exode rural s'accélérait. Aux yeux de l'auteur, standardiser le logement est l'aboutissement d'une certaine modernité. La fabrication de logement, en grande quantité, et en temps limité, est un facteur de démocratie, d'égalité.

Car au final, pour l'auteur, il faut savoir vivre avec son temps et mobiliser tous les moyens à disposition. Il déplore la rareté des réalisations dignes de son époque comparée à ce que les grecs ou les égyptiens ont pu faire dans l'antiquité avec leurs moyens respectifs, et les prouesses que représente l'érection des cathédrales au Moyen-Age. Mais Le Corbusier se garde bien de regarder vers le passé si ce n'est pour vanter l'inexorable accumulation de connaissances et de techniques. Une bonne partie de son argumentaire repose sur la conviction que la civilisation dans laquelle il vit est en train d'atteindre son apogée (ce qui peut paraître curieux au vue des conséquences de la guerre mondiale). L'histoire de l'humanité se divise ainsi en trois phases, dont les deux dernières peuvent être comprises comme cycliques : « l'animal humain (...), les peuples qui sont en marche vers une culture (...), et les moments de l'apogée ». L'auteur semble vouer une confiance aveugle dans les

progrès accomplis sur le plan technique depuis la révolution industrielle. Le chapitre 10 (intitulé « nos moyens ») en est l'apologie :

« un homme est tout petit et sa pense peut être médiocre ; mais il dispose de l'outillage du monde. Ce progrès – récent – s'enfle chaque jour, l'heure de la science a sonné » (p. 138).

Durant tout ce chapitre, Le Corbusier s'émerveille devant la construction d'un barrage, œuvre gigantesque dans un milieu hostile et inaccessible, « le rendez-vous de tous les inventeurs ». L'éloge regorge d'adjectifs et d'expressions enthousiastes, à l'image du terme « miracle » qui apparaît plusieurs fois en quelques lignes : « *un tel chantier (...) est la prémisse grandiose de temps proches* » (p. 142).

Cet enthousiasme face au progrès se retrouve tout naturellement dans la forme de la ville que l'auteur imagine. Dans la même perspective que celle évoquée ci-dessus pour la technique, l'auteur voit dans la géométrie le témoin d'un processus civilisationnel. Ainsi, comparant l'évolution entre la hutte et le Parthénon dans l'antiquité, il en appelle à remplacer les « bergeries vermoulues » et les « rues tordues » (p.23) par des bâtiments à la géométrie pure. La ligne droite, et, par-dessus tout, l'angle droit, sont l'expression de la perfection que doit refléter l'urbanisme d'une civilisation à son apogée.

Le Corbusier et Camillo Sitte.

Au début du texte, l'auteur affirme avoir lu Camillo Sitte. Mais, s'il avoue trouver une habileté dans l'argumentation de Sitte, il se défend immédiatement d'y trouver un accord avec ses propres opinions. La première partie commence par ailleurs par une mise au point assez violemment imagée :

« L'homme marche droit parce qu'il a un but, il a décidé d'aller quelque part et il y marche droit. L'âne zigzague, muse un peu, cervelle brûlée et distrait, zigzague pour éviter les gros cailloux, pour esquiver la pente, pour rechercher de l'ombre ; il s'en donne le moins possible » (LC¹ : p. 5).

C'est pourquoi le choix de l'ouvrage secondaire porte naturellement sur « l'Art de bâtir les villes » de Camillo Sitte. Bien que ce livre ait été écrit quelques décennies avant « Urbanisme », en 1889, on pourrait, à la lecture des deux textes, imaginer qu'il s'agisse d'un dialogue. Les deux auteurs s'opposent et se répondent, parfois même sur certains points

¹ Dans cette partie, et pour éviter toute confusion, les citations des auteurs seront annotées des initiales de leur auteur.

étonnement précis comme sur les aspects généraux. Cependant, dans leurs divergences, un aspect reste commun, la recherche du bonheur dans et par la ville. Pour Le Corbusier, l'urbanisme est cette « *sensation de créer et d'ordonner qui conditionne le bonheur* » (LC : p. 233). Camillo Sitte, dès le début de son ouvrage, cite Aristote pour qui « *tous les principes de l'art de construire les villes se résument dans le fait qu'une cité doit offrir (...) le bonheur* » (CS : p. 2). Il en découle une approche relativement déterministe chez les deux auteurs : l'environnement urbain, par sa forme, exercerait une influence forte sur les hommes et les femmes qui y vivent. Mais derrière ces principes si généraux, les deux auteurs empruntent des chemins et des réflexions totalement opposées. Le Corbusier en témoigne : « *Raison ? Passion ? Deux courants, deux individus qui s'opposent ; l'un regarde derrière, l'autre devant* » (LC : p.45).

La métaphore de l'âne citée ci-dessus, revient de façon récurrente, « chemin des ânes, chemin des hommes » étant même le titre d'un chapitre. Elle souligne l'opposition formelle des deux auteurs sur la base de leur réflexion. Ainsi, à l'inverse de Le Corbusier, Camillo Sitte loue la ligne courbe, notamment pour son effet de perspective brisée. La ligne droite, en revanche, le laisse sceptique, d'autant plus que l'urbanisme moderne semble ne jurer que par elle. L'auteur déplore le mépris du site et des merveilles que ses accidents peuvent produire, au profit de lignes droites ennuyeuses et anonyme par leur universalité :

« *Armés de la règle et du compas, [les urbanistes modernes prétendent] résoudre à l'aide d'une grossière géométrie ces subtiles questions de sensibilités* » (CS : p. 23).

L'auteur autrichien consacre une part importante de son ouvrage aux places pour nous faire part de ses arguments. Aux grandes places parfaitement géométriques qui lui sont contemporaines, il préfère les irrégularités moins ennuyeuses des places construites au fil du temps. Celles-ci étaient réalisées en fonction de conditions in situ, invisibles sur un plan, alors que l'effet géométrique des places modernes, à l'inverse, n'est percevable que sur le papier (CS : p58). Pour l'auteur, « *la recherche de la symétrie est devenue aujourd'hui une maladie à la mode* » (CS : p.59). Conscient de cet effet de mode, l'auteur se veut conciliant, mais néanmoins pessimiste. Il conçoit qu'une réalisation artistique reste possible dans un système orthogonal, mais déplore l'incapacité des ses contemporains à laisser l'artiste collaborer avec le technicien.

Une autre divergence fondamentale entre les deux auteurs concerne les vides, qu'il s'agisse des rues, des places, ou de tout autre espace entre les bâtiments. Les principes hygiénistes de

Le Corbusier trouvent une réponse très frontale chez Camillo Sitte, pour qui la circulation de l'air est un phénomène nuisible au bien être. L'auteur autrichien n'est cependant pas insensible aux progrès sanitaires que les villes ont vu poindre au cours de son siècle, notamment en matière de canalisation. Mais d'une part il pense que la technique ne doit pas entraver le fondement artistique de l'urbanisme et de l'architecture, d'autre part certains principes comme la circulation de l'air n'y occupent clairement pas la position vitale que l'on peut trouver chez les hygiénistes. Au contraire, chez Camillo Sitte, avec un habile choix des mots, ce n'est pas l'air qui est évoqué, mais le vent, qui apparaît sous les images fort négatives que sont le froid, les tourbillons et la poussière. Là encore, la rue droite est pointée du doigt :

« On peut recommander [les irrégularités] du point de vue de l'hygiène. Car c'est le tracé courbe ou brisé de nos vieilles rues qui arrêtent ou détournent les vents dominants (...) alors que dans les quartiers au découpage régulier, les bourrasques s'engouffrent dans les rues rectilignes de manière fort désagréable et même préjudiciable à la santé. »

Conclusion : deux visions géographiques à la fois similaires et divergentes.

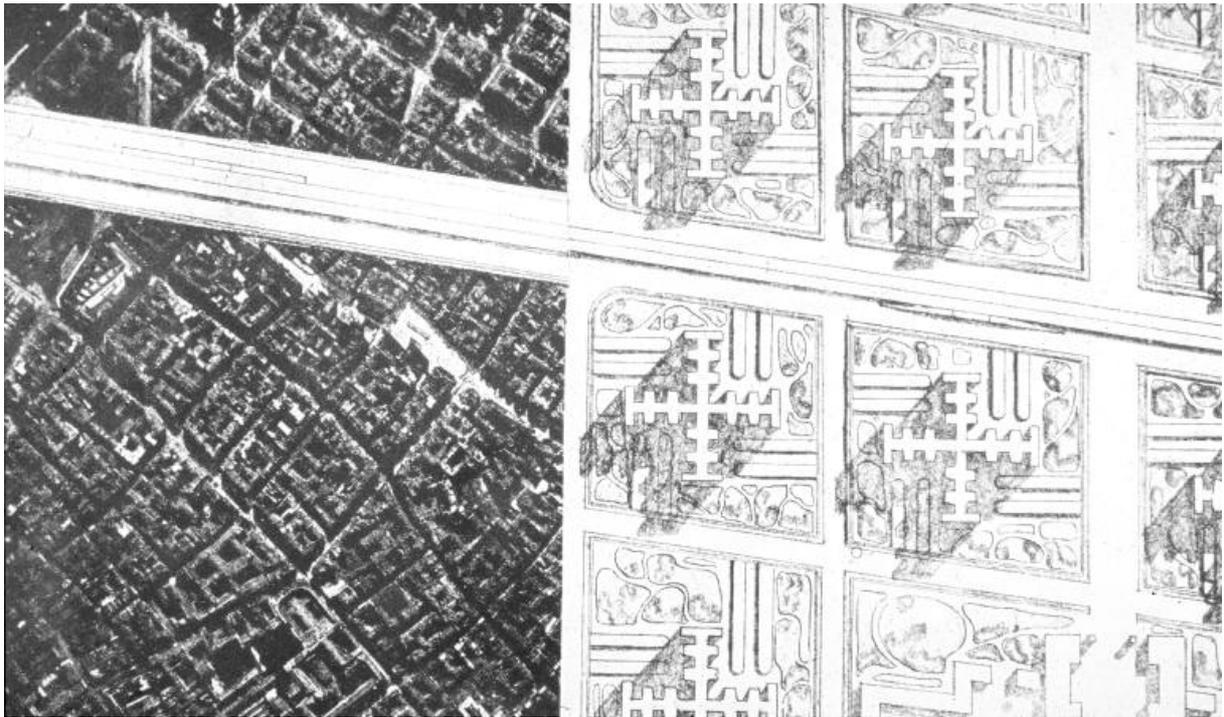
Nous avons rappelé, au début de cet essai, que les deux auteurs n'étaient en leur temps pas considéré comme des géographes. Cependant, les décennies écoulées offrent au lecteur contemporain une perspective permettant d'appréhender ces écrits sous un regard bien différent que celui de l'auteur. Le géographe du XXI^e siècle peut ainsi y apprécier la réflexion très riche sur la relation entre l'homme et son milieu, relation depuis longtemps étudiée par les géographes de toute époque, mais dont l'originalité ici est d'être dans un contexte urbain.

Nos deux auteurs ont sur la question des points de vue à la fois convergents et antipodiques. Convergents, car les deux sont convaincus de l'influence du milieu sur le comportement, le bien être du citoyen. On retrouve toujours ce paradigme de nos jours, notamment dans les travaux d'Augustin Berque et la notion de médiance.

Antipodiques, car la multiscalarité de ce milieu urbain est traitée de façon opposée chez les deux urbanistes. Alors que Camillo Sitte attache une importance primordiale à l'in situ, Le Corbusier s'affranchit par la technique du préexistant. L'Autrichien pousse jusqu'au positionnement d'une fontaine la nécessité de penser au site, le Suisse ignore jusque dans le plan d'une ville les contraintes posées par la nature.

« L'œuvre humaine est une mise en ordre. » (LC : page22).

Annexe : le plan voisin comparé au Paris des années 1920



Bibliographie

LE CORBUSIER (1994). *Urbanisme*, Paris, Flammarion, première édition : 1924.

SITTE, Camillo (1996). *L'art de bâtir les villes*, Paris, Editions du Seuil, traduction française : Daniel Wieczorec, première édition : 1889.